

## Paris au temps du corona

### Impressions 1

*Le confinement semble inaugurer une période disruptive. Pourtant on peut aussi y voir une inquiétante continuité, voire une accélération dans la bascule vers un « tout virtuel », qui fait du monde physique une dépendance désaffectée et nous rend absents à nous-mêmes. Les initiatives solidaires qu'on constate néanmoins sont-elles des surgeons de vie vivante, ou des exceptions qui confirment la règle ?*

Mouvement de panique à l'annonce du confinement. Interpolation des pires moments d'une jeunesse confinée déjà, autrement. À nouveau dans un temps sans issue, avec des journées qui ne conduisent à personne.

Mais il y a les autorisations de sortie. À condition d'en user intelligemment, je devrais pouvoir continuer de faire à peu près tout ce que je fais ces dernières années. Les "écrivains" dont je suis mènent une vie troglodyte, pour sa plus grande part. Il est vrai qu'ensuite j'aime bien « aller faire un tour ». Nous verrons.

Alors j'en rajoute. Je remets en service le dispositif qui m'a permis de passer le bac, tout en aiguisant mon rapport au monde : travail en journée sauf repas et une heure de marche en milieu d'après-midi ; télévision ou lecture le soir. Et ça marche : en quelques jours je rattrape le retard pris à force de me dire « À quoi bon ? » quand une idée me vient ; il y a toujours quelque gourou à aller entendre, dont l'intelligence est tellement plus puissante que la mienne.

D'autant plus facile que l'avalanche de mails s'est tarie (ça ne durera pas), sauf pour dire que tout est annulé : enfin du temps libre.

Dehors air pur, trottoirs dégagés, semblant de courtoisie des gens qui ne vous disputent plus le passage : on se prend à rêver que ça dure.

Mais, surtout aux heures creuses, il y a les rues vides, comme un décor de théâtre après la fin de la pièce : est-ce pour cela que nous avons aimé, soufferts ? Filent les ambulances, voitures de pompiers, qui nous rappellent ce que le confinement nous avait fait oublier : la mort rôde. Cars de police stationnés au carrefour : ambiance de coup d'État. Pourtant cette présence nous rassurerait presque, comme si cet ordre des choses tenait à une interdiction gouvernementale, qui pouvait à tout moment être levée, et qu'on peut en attendant s'amuser à braver.

Affiches de belles en tenue légère, un flacon de parfum en main ; journaux qui traînent, placardant les dernières manifestations ou déchirements princiers ; piles du quotidien gratuit arrêtées au lundi 16 mars. Autant de vestiges d'un monde antédiluvien. Je ne sais d'ailleurs plus quel jour on est : seulement le deuxième ou troisième depuis le début de cette nouvelle ère.

Les passants se partagent en deux catégories : certains, aux allures de promeneurs du dimanche, vont à nu, souvent en famille, plutôt sereins ; d'autres, dont je finis par faire partie, déambulent avec gants et masques, qui leur donnent de faux airs de chirurgiens désœuvrés, ou de personnages de SF, ce qui conviendrait mieux à cette incroyable réalité.

Un beau jeune homme au visage découvert s'avance vers moi. Mais c'est un SDF qui n'a plus à manger (on contrôle seulement ses compagnons d'infortune, pour... n'être pas « restés à la maison »).

Sous cette burqa sanitaire, il n'y a plus ni hommes ni femmes. Le regard amputé du sourire ne permet plus de nous rassurer mutuellement quant à notre identité et à notre pouvoir de séduction. Il était toujours piquant d'imaginer une aventure possible, même si celle-ci n'avait presque jamais lieu, car chacun court après ses affaires, et la prise de contact numérique est devenue la norme. Le SIDA était aussi passé par là. Un interdit du corps succède à un autre et s'en nourrit : coupables, et désignés à la vindicte publique, sont ceux qui ne respectent pas les précautions.

Dans la glace le soir, je vois vieillir en accéléré mon corps, mon corps de femme : cheveux blanchis, traits fripés. Je pense, tout en me reprochant ma légèreté dans la comparaison, aux anciens des camps, qui décrivent bien comment ils se découvraient, un jour, délités, avec le visage de leurs parents, non seulement suite aux mauvais traitements, mais aussi par l'indifférence. Je pense à ces observations faites sur des pigeons, sur de grands singes au zoo : femelle manifestant une disponibilité sexuelle quand on introduit un mâle ; adolescent atteignant brusquement sa maturité quand son soigneur est remplacé par une soigneuse. Nous avons décidément besoin du social pour que la nature fonctionne, et celui-ci n'est plus là.

Suis-je encore, du reste ? Un être humain même incomplet ou indifférencié ? En l'absence d'un regard, d'une main pour dessiner mon corps dans l'espace, et lui donner consistance, je suis cet ectoplasme sans gravité, au point d'en avoir, par moments, le vertige.

Même la douceur des jardins est interdite. Je suis chassée du dernier encore ouvert, alors que j'étais assise seule sur un banc, au milieu des fleurs, peau contre peau, en pleine transfusion existentielle. Heureusement reste mes chats, ces "aliens" délicieux, dont le ronronnement résonne en moi avec les mêmes bienfaits que le « Om » tibétain.

Oui, je sais, il y a le virtuel, depuis lequel les sollicitations ont repris et on croule à nouveau sous l'abondance. Mais l'écrit a ses limites, et sur Skype nous ressemblons tous à des poissons morts.

Les supermarchés sont, comme dans mes années à l'isolement, les seuls îlots de vie. Réserves d'"avant" : on y retrouve tous nos produits, le nécessaire et le superflu (en ce moment la distinction s'estompe, le superflu venant rappeler une nécessaire légèreté), à regarder avec leurs couleurs violentes, à flairer comme aux champs, à palper (mauvais pour les précautions) ; on y retrouve les visages familiers du vigile, des caissières, la sensation bienvenue de se heurter à nouveau, parfois une main tendue, quand le panier est trop lourd...

Dans le monde qui vient, y aura-t-il encore des supermarchés ?

## **Impressions 2**

*Pour les confinés, surtout ceux qui vivent seuls, la première impression est celle d'un univers figé, dans un temps cyclique qui reproduit indéfiniment la même journée, la même séquence d'occupations de survie. Fin de l'Histoire ?*

Réveil au début d'une nouvelle semaine de confinement. Dans ce temps qui ne produit plus d'Histoire puisqu'on ne se rencontre plus. Ou seulement dans le rêve irisé de la Toile. Seuls les dirigeants, et les travailleurs sacrifiés, descendent dans la fosse du réel. Les autres, nous, sont gardés en réserve, juste vivants, comme les cosmonautes cryogénés dans leur sarcophage en attendant d'être arrivés à destination.

Nous savons cependant que des choses graves se sont décidées là-haut, qui vont nous tomber dessus un jour, comme l'épée de Damoclès, et venir encore tarir nos vies.

Coquetterie ou pénurie, les gens arborent en guise de masques des foulards, et la rue se remplit d'émules de Joe Dalton qui semblent en quête d'une banque à braquer.

Queue immense, qui contourne le bâtiment et s'étend dans la rue voisine. Quel film, ou quelle animation bluffante propose-t-on ici, songeons-nous avec – encore– les pensées d'"avant" ? Mais les sacs à provisions nous donnent la réponse : les supermarchés ont été promus au rang de parcs d'attractions, depuis que tout le reste est fermé.

On y trouve tout, comme aux Galeries Lafayette dans la publicité de jadis : enfin de la teinture, pour ne pas offenser la vue, avec ce qui demeure découvert de ma personne ! On trouve même encore, à ce rayon, un article disparu ailleurs : des gants ! Tout le monde a dévalisé le rayon "ménage", mais personne, à l'exception des femmes mûres, et qui ont encore les moyens pour un peu de "superflu" (?), n'a pensé à celui-ci.

Appel vénéneux du beau temps, des fleurs ouvertes. Mais « il faut résister à la tentation », nous dit Madame Péresse (on a les prédicateurs qu'on peut). Nous sommes dans le registre du péché, encore. Le salut est dans l'abstinence.

Marre de tourner autour du pâté de maisons comme l'âne autour de son puits. En même temps les autres destinations, à la rigueur accessibles avec un peu d'astuce, semblent projetées à une distance incommensurable, dans un univers en expansion.

Résistance et résilience : on bavarde devant le boulanger, à bonne distance, comme les bergers qui se parlent d'une montagne à l'autre, la laisse du chien tendue au maximum faisant office d'étalon. Et permettant à nos compagnons à quatre pattes de se faire des fêtes, eux.

On se hèle de la rue à la fenêtre, on s'envoie des baisers. Le soleil aidant, il passe un petit air de Naples. Même les immeubles haussmanniens, aux paupières habituellement closes sur leur quant-à-soi, s'y mettent avec circonspection.

Une dame allongée sur son banc, dans la fête des arbres, recouverte d'une couverture, environnée de plats divers, dont l'air satisfait évoquerait un banquet romain, si on ne la voyait pas au même endroit en décembre ; une jeune fille vient lui apporter une baguette de pain. Un monsieur vit dans sa voiture : de temps à autre, il sort en faire le tour avec son chien ; la police ferme les yeux.

Ne pourrait-ce être tout cela aussi, le « village planétaire » ? Un début... En attendant que plus personne ne soit confiné dehors...

Mais l'évènement se concentre dans le flot rutilant d'Internet, qui se déverse en trombe dans nos consciences, emportant nos velléités de créer par nous-mêmes, ou de revenir au calme des livres, ces briques de la pensée, qui nous donnaient l'illusion – sans doute – de bâtir un univers stable, autour de quelques valeurs sûres.

Arceaux de l'écriture qui progressent lentement, entre peau et papier, entre ma pensée et celle des autres. Solidement plantés dans la page, je les éprouve et m'y accroche, comme le jardinier dans la tempête.

### **Impressions 3**

*Faut-il mourir pour continuer à vivre ? Avec la prolongation du confinement, la question se pose, en particulier pour les seniors. Quel recours, quand le monde des hommes n'en est plus un ?*

La condamnation est tombée. Nouveau tunnel d'absence et de silence, qui vient s'emboîter au précédent. Trop long, je n'en vois plus le bout. Je survis désormais d'heure en heure.

Il est question de "protéger" plus longtemps "nos aînés", "plus fragiles", annonces illustrées par d'émouvantes images de petits personnages à cheveux blancs, auxquels je suis rattachée, étant donné mon âge. Je bous ! Je ne veux pas mourir ce qui me reste à vivre. Je ne veux pas subir cette prolongation de peine allègrement infligée aux seniors, dont on se dit qu'ils sont déjà sur la touche, et que cela ne changera pas grand-chose pour eux. Je ne suis pas sûre de rester encore longtemps un "bon citoyen".

Dehors aussi, une révolte silencieuse est en marche, avec des promeneurs de plus en plus nombreux, sans masque, et se regroupant aux carrefours. On me parle. Oui, vous avez bien entendu : à Paris, ON ME PARLE ! Déraisonnable ? Sans doute, mais que faire quand on ne nous propose que des solutions déraisonnables, qui altèrent le corps et la pensée, au motif de préserver notre santé ?

Pourtant, avant l'annonce fatidique, il y avait comme un printemps, un respect bon enfant de la "discipline". Dès les premières rumeurs de danger, quelques plaisantins exposaient des masques customisés avec des pois, des moustaches de chat. Avec le prosélytisme pour ses versions en tissu, distribué ou fait maison, au départ faute de mieux, cet article devenait un accessoire de mode. On l'imaginait bien persister, jusque sur les podiums, permettant à chacun de signifier, et pas seulement de cacher. On redécouvrait, en prenant conseil auprès d'une amie de l'autre bord de la Méditerranée, le langage des œillades, si subtil et efficace derrière le voile.

Il y avait eu très spontanément, en début d'épidémie, les salutations à la japonaise ou à l'indienne. On adopte, face à la crise, les ressources inventées ailleurs, qui auparavant n'étaient "pas pour nous". On semblait parti pour un monde plus ouvert, où la rencontre serait plus facile.

Là on ne rigole plus. Au mieux on se résigne. On s'adapte.

Comme avant dans le métro, on transporte sa chambre, son cabinet de toilette ou son bureau dans la file d'attente au supermarché : beaucoup, les hommes surtout, sont en pyjama et en tapettes ; ce qui n'empêche pas les femmes, au moins pour certaines, d'y figurer avec des tenues suggestives et d'y terminer leur maquillage. On prévoit son vadémécum avec cigarette électronique – au risque d'arroser de virus toute la queue – sans oublier, inévitablement, le portable. Pour les plus lettrés, on y vient avec son livre de chevet, et ce n'est pas un vain mot : on pourrait s'endormir debout, le temps de franchir l'entrée.

Paris sera toujours Paris ? Un monsieur, l'air très affairé, oblique en me voyant arriver à sa rencontre, puis continue sur sa nouvelle trajectoire, tout aussi affairé : le monde a beau être à l'arrêt, on se doit de courir vers un objectif, fût-il celui aller prendre le soleil.

Les arbres font ce qu'ils peuvent eux aussi, pour perpétuer l'ordre des choses. Ils se sont manifestement trompés de saison, en nous tendant un décor d'été alors que nous sommes retombés en plein hiver sanitaire et social. Qu'importe, je suis réconfortée, emplie de leur force, en circulant parmi leurs troncs, magnifiques piliers du ciel bleu.

Plus de gants. Je ressors, seuls supportables avec la chaleur, mes gants de communion ! Leur petite dentelle s'enfile sans problème sur la main : cette partie au moins de mon anatomie n'aura pas changé. Il faut espérer que la bénédiction, autrefois portée sur cet accessoire, est toujours valide, face aux forces maléfiques de toutes sortes qui nous environnent. Et voici comment, par des chemins on ne peut plus tortueux, on se trouve à nouveau relié au créateur.

Raymonde Ferrandi